

# Michael D. Coe :

professeur émérite en études mésoaméricaines

Par Forrest D. Colburn

Michael D. Coe, professeur émérite d'anthropologie Charles J. MacCurdy One de l'Université de Yale, est l'un des plus éminents spécialistes au monde des anciennes cultures de Mésoamérique. Il a mené une longue et fructueuse carrière qu'il initia avec des fouilles archéologiques sur la côte pacifique du Guatemala, une région riche en sites liés au début de la période formative. C'est sur le site olmèque de San Lorenzo Tenochtitlán, sur la côte est du Mexique, près de la ville de Veracruz, qu'il accomplit son grand « travail de terrain », selon ses propres termes. Parmi d'autres prouesses, il creusa la terre à mains nues pour en extraire l'une des sculptures olmèques les plus prisées, Monument 34, d'autant plus célèbre après sa présentation dans l'exposition *Olmèques : chefs-d'œuvre colossaux de l'ancien Mexique*, Los Angeles County Museum of Art fin 2010. Coe a aussi largement contribué au déchiffrement des glyphes mayas. Fait rare pour un anthropologue, il fut également actif dans le domaine de l'histoire de l'art, soucieux – et même convaincu – de la nécessité de considérer l'importance de la dimension artistique des artefacts créés par des civilisations anciennes comme les Olmèques et les Mayas.

À ces mérites, il convient d'ajouter une pléthore d'ouvrages : des monographies académiques, des catalogues d'art pour musées, des essais d'introduction aux cultures anciennes de Mésoamérique. Parmi ses publications les plus importantes figurent *The Jaguar's Children: Pre-Classical Central Mexico* (Museum of Primitive Art, 1965), *Lords of The Underworld: Masterpieces of Classic Maya Ceramics* (Princeton University Press, 1978), *In The Land of The Olmec* (avec Richard Diehl, University of Texas Press, 1980), *Breaking The Maya Code* (Thames and Hudson, 1992 et 1999), et *The Art of The Maya Scribe* (avec Justin Kerr,

Thames and Hudson, 1997). Son attention s'est portée également sur le grand site cérémoniel d'Angkor au Cambodge, en raison des fortes similitudes entre les civilisations d'Asie du Sud-Est et celles des Amériques. Cet intérêt est à l'origine de la parution de *Angkor and The Khmer Civilization* (Thames and Hudson, 2003).

Par une froide journée d'hiver, Coe descendit de New Haven pour me rendre visite à New York. Nous avons bavardé dans mon appartement avant de sortir prendre un somptueux repas dans un restaurant franco-vietnamien.

**Forrest Colburn :** *Quels ont été les temps forts de votre longue carrière ? Parmi tout ce que vous avez accompli, qu'est-ce qui vous procure le plus de satisfaction ?*

**Michael Coe :** Je suis très fier de mon activité de professeur à Yale, de ces étudiants que j'ai pu attirer vers mon domaine et que j'ai contribué à former. J'ai joué un rôle dans la formation de quelques-uns des meilleurs spécialistes qui travaillent aujourd'hui sur les civilisations olmèque, maya, zapotèque et aztèque. Nous avons participé à de nombreux séminaires ensemble. Je me considère un peu comme leur père : protecteur et fier. Et bon nombre de mes étudiants forment désormais eux aussi des spécialistes, donc je suis aussi dans la peau d'un grand-père.

En ce qui concerne ma propre activité de spécialiste, c'est mon travail sur les Olmèques qui me procure le plus de fierté. Les deux experts que j'ai toujours le plus admirés sont Miguel Covarrubias et Matthew Stirling. Hélas, je n'ai jamais rencontré Covarrubias, mais je connaissais Stirling. Tout comme eux, je suis intéressé – et je l'ai toujours été – par le « début ». J'ai étudié la cosmologie et la poésie aztèques, et les Aztèques me fascinent, mais ce qui m'attire plus que tout, c'est l'autre extrémité de l'horizon temporel. Quelles sont les origines des civilisations ? En Mésoamérique, tout commence avec les Olmèques. Ils constituent, d'après Covarrubias, la « culture mère ».

Stirling disait qu'il était devenu « accro » aux Olmèques après avoir vu un petit objet en jade lors d'une exposition dans un musée allemand. Je suppose qu'il s'était demandé : « Qui a créé un si bel objet ? » Après avoir travaillé sur la côte pacifique du Guatemala, j'ai éprouvé de la curiosité pour les régions marécageuses du sud-est du Mexique, là

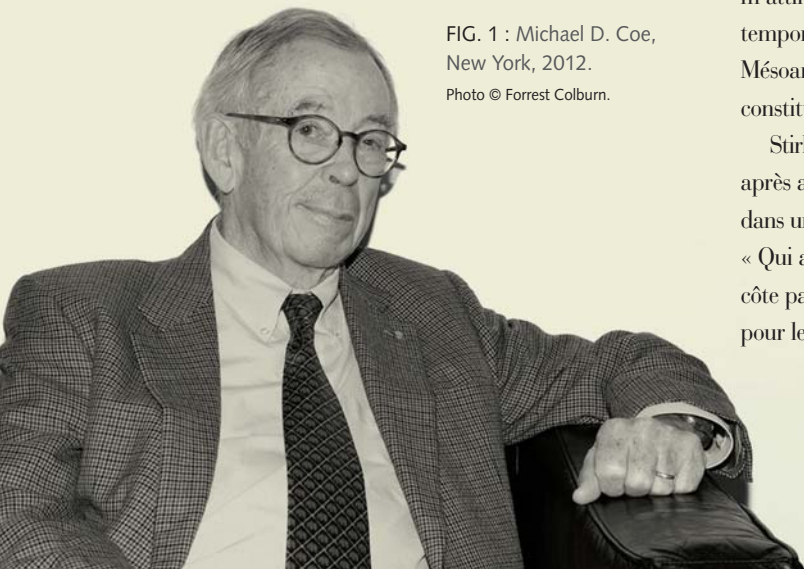


FIG. 1 : Michael D. Coe, New York, 2012.

Photo © Forrest Colburn.

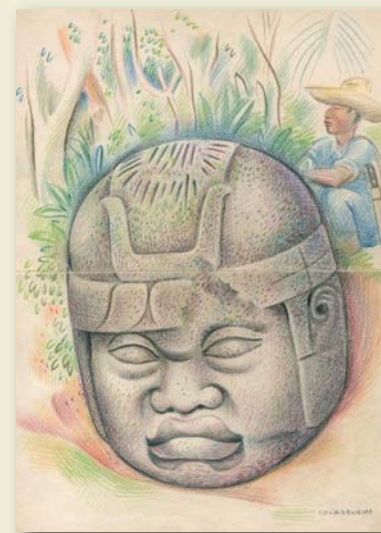


FIG. 2 : Miguel Covarrubias (1904–1957), *Sans titre* (tête colossale olmèque découverte à Veracruz), vers 1940.

Crayon de couleur sur papier.  
35,6 x 24,5 cm.

Avec l'aimable autorisation de la  
Throckmorton Fine Art, New York.

où les têtes colossales olmèques avaient été découvertes. Des fouilles avaient été menées sur les sites de La Venta et Tres Zapotes, mais je sentais que quelque chose d'important se cachait sur le site de San Lorenzo Tenochtitlán, largement inexploré à l'époque. Mon intuition était bonne et j'ai eu de la chance. L'archéologie, c'est comme la pêche : la technique est importante, la chance aussi. Je connaissais un archéologue mexicain, aujourd'hui décédé, qui avait reçu une formidable formation en France et qui faisait preuve d'une technique impeccable, mais il n'a pas eu le petit brin de chance nécessaire et n'a jamais rien découvert.

À San Lorenzo Tenochtitlán, j'ai trouvé la première capitale de Mésopotamie, datant de 1200 av. J.-C., peut-être même de 1400 av. J.-C. J'avais une équipe formidable. Je suis fier aussi d'avoir publié en temps voulu, avec mon collaborateur Richard Diehl, les résultats de nos fouilles et de notre travail sur le terrain dans cette région. L'une des premières questions que je me suis posée était de savoir pourquoi une civilisation avait vu le jour dans un marécage. Je me suis toutefois rendu compte que cette région disposait d'un potentiel agricole élevé. Elle ressemblait un peu aux berges et aux deltas du Nil en Égypte.

**F. C. :** *Qu'est-ce qui vous a mené jusqu'aux civilisations les plus anciennes ?*

**M. C. :** J'ai toujours été intéressé par les civilisations précolombiennes. Il y a fort longtemps, le Museum of Modern Art organisa une exposition intitulée *Vingt siècles d'art mexicain*. Mon grand-père possédait un exemplaire du catalogue dans son ranch du Wyoming. J'ai été subjugué par cet ouvrage et les nombreuses images qu'il renfermait.

Lors de mon premier cycle à Harvard, j'ai étudié la littérature anglaise parce que je voulais devenir écrivain. Mais sur le manteau de la cheminée de ma chambre d'étudiant, j'avais des cartes postales représentant des artefacts précolombiens, notamment, je crois, une hache en pierre de Veracruz. Et je me souviens avoir été impressionné en

voyant des images des fresques de Bonampak. Lors de ma deuxième année, j'ai visité le Yucatán pendant les vacances de Noël et j'ai pu me rendre sur le site maya de Chichen Itzá. De retour à Harvard, je me suis lassé de la littérature anglaise – les professeurs voulaient simplement que l'on soit capable d'identifier des passages aléatoires de textes. J'ai décidé que je voulais devenir un archéologue spécialisé dans les Mayas, mais ce genre de matière n'existait pas. Je me suis alors tourné vers l'anthropologie. Mais la guerre de Corée éclata et « ruina » les projets de tout le monde. Par crainte de me retrouver à nettoyer des poubelles comme un simple soldat, j'ai accepté un poste que l'on me proposait dans les renseignements pour la CIA (Central Intelligence Agency). J'ai adoré. On m'affecta à un poste en Chine, sur une île aux mains des nationalistes. À la fin de la guerre, j'ai été admis dans le programme de doctorat en anthropologie de Harvard, mais j'ai pris mon temps avant de rentrer aux États-Unis. J'ai voyagé à travers l'Asie du Sud-Est, où c'est ma visite à Angkor qui m'a le plus impressionné. J'en ai conclu – et je pense toujours aujourd'hui – qu'il s'agissait de la plus remarquable cité ancienne du monde. J'ai alors pensé me tourner vers l'Asie, mais je peux m'estimer heureux de ne pas l'avoir fait : le Cambodge allait bientôt connaître un enfer de trente ans. J'ai également apprécié mes voyages en Inde et au Sri Lanka. D'Asie, je suis reparti directement aux États-Unis. Le Moyen-Orient ne m'a jamais « botté ».

À Harvard, j'ai eu un professeur remarquable, Gordon Willey. Il m'a donné les bases pour étudier la civilisation olmèque, et c'était parti ! Pourtant, j'étais déjà aussi intéressé, comme je l'ai évoqué, par les Mayas et les Khmers.

**F. C. :** *Que pensez-vous du clivage qui s'est creusé entre les archéologues – en fait, les anthropologues en général – et les historiens de l'art ?*

**M. C. :** Il existe, et c'est regrettable. Les archéologues ont toujours eu l'habitude d'avoir des collections d'artefacts,

FIG. 3 : Couverture du catalogue pour l'exposition *20 siècles d'art mexicain* au Museum of Modern Art, New York, 1940.

Collection privée.



FIG. 4 : Hugo Brehme (1882–1954), *Maya Chacmol*, vers 1920.

Tirage gélatino-argentique.  
9,2 x 14,3 cm.

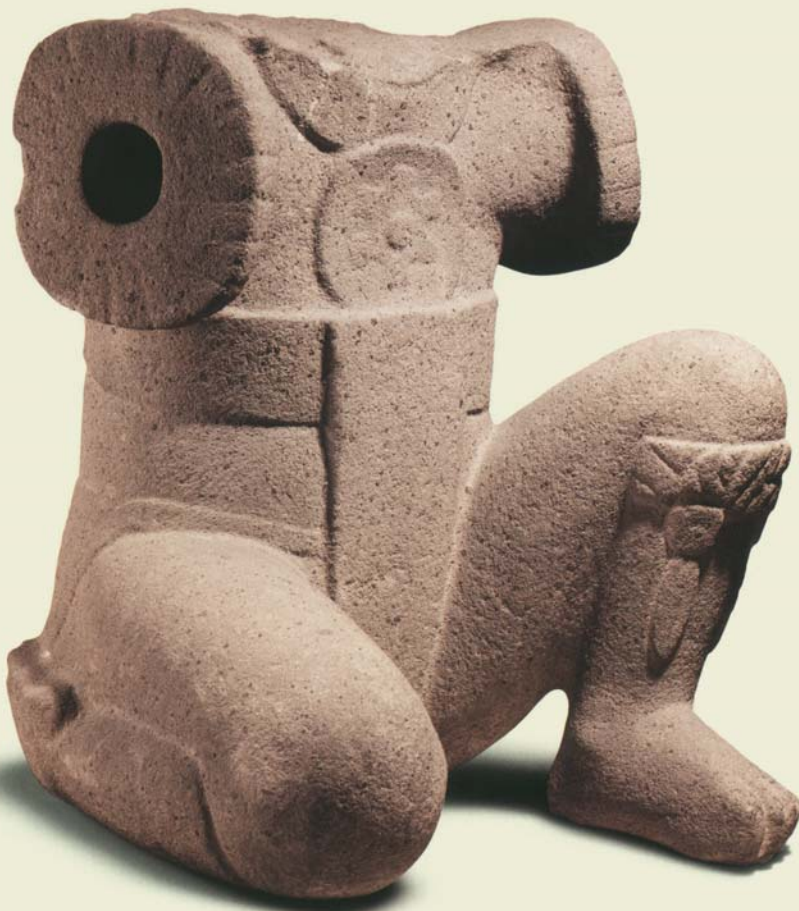
Avec l'aimable autorisation de la  
Throckmorton Fine Art, New York.





FIG. 5 : Miguel Covarrubias (1904–1957), *sans titre* (collage de trois tirages gélatino-argentique et de trois dessins à l'encre d'une genouillère cérémonielle olmèque en pierre), vers 1940. Photographies et encre sur papier. 20,3 x 27,7 cm. Avec l'aimable autorisation de la Throckmorton Fine Art, New York.

FIG. 6 : Monument 34 (figure à moitié agenouillée), San Lorenzo Tonochtitlán, Veracruz, Mexique, 1400 - 1000 av. J.-C. Basalte. H. : 77,7 cm. Museo Nacional de Antropología, Mexico (10-81348). Photo © Consejo Nacional para la Cultura y Las Artes – Instituto Nacional de Antropología e Historia – Mexico. Javier Hinojosa.



même issus de régions autres que celles où ils travaillaient eux-mêmes. Lors de mon premier cycle à Harvard, où mon intérêt pour les civilisations anciennes commençait à se manifester, j'avais un camarade de chambre, Stuart Cary Welch, qui collectionnait de l'art. Je me suis inspiré de son exemple pour collectionner du matériel issu des cultures précolombiennes du Pérou et des Indiens de la côte Nord-Ouest (des États-Unis). J'ai donné ces œuvres, il y a longtemps, notamment à l'American Museum of Natural History, et je n'ai jamais collectionné d'objets provenant de la région sur laquelle je travaillais. Cela dit, j'admire les capacités esthétiques des civilisations anciennes. Les artisans olmèques et mayas ont produit des œuvres d'art sophistiquées. Elles se situent au niveau des peintures de Rembrandt. Il n'y a rien de « primitif » dans la culture matérielle des Olmèques et des Mayas. Le grand art est, par essence, non primitif. Toutefois, il a fallu batailler longtemps – un combat qu'entamèrent les artistes européens d'avant-garde – pour que la valeur esthétique des objets précolombiens soit reconnue. Ces dernières décennies, de formidables expositions d'art précolombien ont eu lieu dans des musées majeurs, ici aux États-Unis et ailleurs, où la sophistication des anciennes cultures des Amériques fut mise en évidence et ouvertement admise.

Les archéologues – et les anthropologues – ont pourtant changé leur fusil d'épaule. La plupart des « archéologues de terrain » d'aujourd'hui ne se soucient pas de l'art. Pour eux, les objets matériels des cultures anciennes sont simplement des artefacts. Ils ont rejoint la cause du « nouveau nationalisme », courant selon lequel les pays, aussi fragmentaires soient-ils, sont considérés comme les propriétaires légitimes de tout ce qui est découvert – ou fut découvert – à l'intérieur de leurs frontières contemporaines. La démarche actuelle de l'Archaeological Institute of America (AIA) visant à restreindre la divulgation des artefacts dépourvus de provenance archéologique est ridicule. D'après ce raisonnement, la pierre de Rosette n'aurait pas dû être étudiée car elle ne provenait pas d'une excavation « scientifique »... Les membres de l'AIA font valoir que l'information sur un objet est perdue à quatre-vingt-quinze pour cent (ils aiment le chiffre 95) si la provenance de l'artefact en question n'est pas avérée. Tout dépend du type d'œuvre auquel on a affaire. Peut-être que dans le cas de pointes de flèches trouvées par une bande de scouts, une grande partie des informations seront perdues alors qu'elles auraient été glanées autrement. Mais un vase maya accompagné d'un long texte « parle » toujours, indépendamment de l'endroit où il se trouve et de la manière dont il a été découvert. Aujourd'hui, à une époque où il est tellement courant de « niveler » la culture

FIG. 7 : « L'une des 53 tours de la structure connue sous le nom de Bayon ».

Planche de Gilbert Hovey Grosvenor, ed., « Scenes from every land: picturing the people, natural phenomena and animal... », National Geographic Society, Washington, D.C., 1912. Collection privée.



FIG. 8 : Hugo Brehme (1882–1954), *Pyramide du soleil*, Teotihuacán, Mexique, vers 1920.

Tirage gélatino-argentique. 9,2 x 14,3 cm.

Avec l'aimable autorisation de la Throckmorton Fine Art, New York.

et où « l'art contemporain » étouffe presque toutes les autres formes d'art, nous risquons de perdre la reconnaissance, durement acquise, de la dimension artistique de la culture matérielle mésoaméricaine ancienne.

L'étrécissement d'esprit des archéologues s'est insinuée dans de nombreux musées, y compris dans les musées d'art. Ces derniers temps, il y a moins d'expositions impressionnantes, ce qui – ironiquement – peut contribuer à un regain d'intérêt pour les projets archéologiques. Dans certains musées, les présentoirs n'ont pas été modifiés depuis des décennies. On s'attendrait presque à y trouver des mouches mortes. Même en Amérique latine, j'ai bien peur que l'intérêt du public pour les cultures précolombiennes se soit estompé. Les enfants défilent dans les musées à l'occasion d'excursions scolaires, ils écoutent des conférences sur la science et « notre » patrimoine, mais ne reviennent pas dans ces musées. Nous risquons de nous retrouver au même point qu'il y a tant d'années, quand les objets précolombiens n'étaient appréciés, étudiés, admirés et collectionnés que par une poignée de passionnés. À cause de leurs efforts arbitraires pour protéger le patrimoine culturel, dont ils seraient les seuls garants légitimes, les archéologues ont inconsciemment entraîné une diminution de l'intérêt pour les civilisations passées.

**F. C.** : *Quelles sont les frontières de la recherche en matière d'études mésoaméricaines ? Quelle est l'étape suivante ?*

**M. C.** : Cela dépendra absolument des découvertes qui seront faites. Et, comme je l'ai dit plus tôt, de telles découvertes sont en grande partie une simple question de

chance. Je crois cependant qu'un jour ou l'autre nous découvrirons une caverne sèche dans la péninsule du Yucatán contenant au moins quelques codes mayas. Les excavations étaient des lieux sacrés pour les Olmèques et les Mayas, et le Yucatán en est truffé. Je m'attends également à ce que l'on fasse d'importantes découvertes le long des régions côtières de Colombie et ailleurs, notamment des découvertes qui pourraient nous éclairer sur la circulation des peuples, des produits et des idées à travers les Amériques. J'espère aussi que nous en apprendrons davantage sur la manière dont les plus anciennes civilisations comme celle des Olmèques ont influencé toutes les civilisations ultérieures, jusqu'aux Aztèques.

**F. C.** : *De quelle manière l'intérêt que vous avez développé très tôt pour Angkor et l'Asie du Sud-Est en général a-t-il façonné votre vision des Amériques, et de votre propre travail sur les civilisations anciennes de Mésoamérique ?*

**M. C.** : Pour moi, les Amériques sont, en quelque sorte, un prolongement de l'Asie. Les peuples qui se sont installés ici étaient tous asiatiques. Je suis convaincu qu'il existe un lien entre les civilisations bien plus important qu'on ne le croit habituellement. Tout le monde parle sans arrêt du manque de preuves matérielles d'une relation entre le développement des civilisations d'Asie et de celles des Amériques. La vision prédominante est que ces peuples sont arrivés, nus et stupides, en traversant l'ancien pont terrestre de la Béringie. Je présume que la plupart sont arrivés par bateau. Depuis combien de temps les hommes avaient-ils et utilisaient-ils des bateaux ? L'Australie n'a jamais été reliée à l'Asie, mais elle fut colonisée il y a cinquante mille ans, très certainement par des gens arrivés en bateau. Dans le nord du Chili, on a découvert un site de colonisation datant de 1100 apr. J.-C. sur lequel des os de poulet furent trouvés. Des tests ADN ont montré que les poulets provenaient de Polynésie. Toutefois, la preuve réelle d'un important lien culturel entre l'Asie et les Amériques n'est pas matérielle : elle réside dans le domaine des idées, des croyances et des concepts. De la même manière, aucun artefact indien n'a été découvert au Cambodge, pourtant il est évident que les anciens Khmers connaissaient l'Inde dans ses moindres détails. Lorsque l'on examine des sujets comme les calendriers, les conceptions des quatre points cardinaux, le chamanisme, et même le goût commun pour les turquoises, on peut en conclure qu'il existait un lien culturel important, même incomplet, entre l'Asie et l'Amérique précolombienne.

En archéologie – et probablement dans tout autre domaine –, affirmer que l'on connaît tout ce qu'il y a à connaître est une erreur. Il y a toujours des surprises.